

Mes héroïnes

Rosalie Lessard

Numéro 335, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99001ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lessard, R. (2022). Compte rendu de [Mes héroïnes]. *Liberté*, (335), 65–66.

Mes héroïnes

Rosalie Lessard

Dans une classe de maître organisée par Carole David et Laurance Ouellet Tremblay en janvier dernier, l'autrice invitée, Chloé Savoie-Bernard, confiait, à propos de *Sainte Chloé de l'amour* : « La voix dans le livre espère être une héroïne. » Cette voix héroïque, ajoutait Savoie-Bernard, entend traverser des violences intimes ou sociales, et ce qu'elles laissent à la subjectivité, pour ensuite aller du côté de l'amour, dépasser la haine et ses marques sur les corps et les âmes.

Cette lucidité devant l'horreur d'un « [m]onde répétitif, nouveau monde / des enfants en cage » et de « l'intime injuste », elle imprègne aussi chacune des pages du recueil *À mon retour*, d'Élise Turcotte, dont je viens de citer quelques vers et qui évoque notamment les mesures inhumaines prises par Donald Trump pour dissuader l'immigration clandestine. Lucide, courageux, résolument politique, le recueil de Turcotte, de même que celui de Savoie-Bernard, présente l'amour comme une posture de résistance : « Tout amour, j'essaie. / Je compose dans la fumée. / Revoici mon rire, car tout est perdu. » Chacune à leur façon, les voix qui s'expriment dans ces recueils me semblent avoir le timbre, héroïque, d'Antigone : « Je suis de ceux qui aiment, non de ceux qui haïssent. »

*La maîtrise formelle
n'étouffe pas, chez ces
autrices, l'émotion ;
bien au contraire.*

Dans « désignée », la magnifique suite narrative ouvrant le recueil de Savoie-Bernard, on découvre la genèse de la sainte Chloé de l'amour du titre. Constatant que son « nom / ne figure nulle part dans ces histoires de ravissement / d'épreuves d'orages de guerres de feux / de morts de guérisons toutes saluées par lui [dieu] », sainte Chloé entreprend de remédier à cet effacement culturel et de rédiger son auto-hagiographie. Celle-ci s'ouvre sur une enfance passée dans le quartier Saint-Michel et marquée par des violences et des traumatismes familiaux, qui sont en partie transcendés par l'aspiration au mysticisme, par l'amour, par l'empathie et par le pardon. Ce pardon sincère est offert aussi bien aux tourmenteurs de l'enfance qu'à ceux de la vie adulte, « ceux qui disent oui mais on ne peut plus rien dire », les antiféministes et autres défenseur-es de la « liberté académique ».

Ils sont évoqués avec une ironie mordante, dont « la bonne sainte » ne s'épargne pas non plus, constatant qu'elle pardonne avec tant de prodigalité que c'en est presque « obscène ». Le seul péché que refuse d'absoudre sainte Chloé, c'est celui de l'homme ayant perverti le mot *amour* avec son racisme odieux. Cette relation fait surgir le spectre de l'assujettissement et de l'esclavage et, ce faisant, transforme la sainte en un martyr sur le point de devenir sorcière à la très juste colère, dans un poème fulgurant :

je pardonne à tout le monde
sauf à celui qui a répété le mot amour

(Chloé tu es mon amour toi qui sais crier
si fort Chloé je t'aime
Chloé je t'aime)

et des mêmes lèvres qui martelaient qu'il voulait
trouver le siège
de l'amour le lieu de l'amour il me disait qu'il ne
voulait pas
d'enfant noir et cela je ne le pardonne pas encore
ces mots sont des flammes à traverser
il se peut que l'épreuve me transforme

cette colère reste un transport un mouvement elle
me mènera
là où elle le doit ces mots sont à mes poignets
à mes chevilles ils tintent
quand je marche et voilà pourquoi
mes pas font ce bruit étrange

Les sections qui suivent « désignée » montrent sainte Chloé « détricotant cette affection qui [l]'a séparée d'[elle] » et cherchant l'amour en dehors de l'aliénation, de la religion et de la relation amoureuse qui enchaîne. Celle qui s'attriste d'être « toujours la fille de l'autre » dans une société dont le racisme est systémique se demande : « deviendrais-je sœur et fille / femme à laquelle on se lie » ? Après une phase de repli décrite comme une réification, sainte Chloé trouve une communauté de « femmes amères » non privilégiées avec lesquelles elle partage une solidarité, une colère libératrice et un féminisme intersectionnel. Celles-là lui tendent, en outre, un reflet de sa propre expérience, jusqu'alors solitaire : elle n'est plus la seule dans l'archipel des « îles sans pont ». Cette prise de conscience lui permet ensuite de fortifier son lien à elle-même, quelque chose comme un amour propre, dans une finale éblouissante : « quelque part en moi une huitre se referme / en recrachant le mot amour // pour me soumettre unique / et ramassée à ma propre bouche / de mes lèvres à mes yeux / un instant au

Chloé
Savoie-Bernard
Sainte Chloé de l'amour
L'Hexagone, 2021, 112 p.

Élise Turcotte
À mon retour
Norôit, 2022, 112 p.

moins / savourer la condensation de vos paroles / plutôt que de m'y noyer ».

Les sentiments de solitude et d'inadéquation avec une société brutale qu'esquisse Savoie-Bernard découlent, entre autres, de la misogynie et du racisme qu'expérimente directement sainte Chloé, « attend[ant] toujours la fin de [sa] solitude ». Pareils sentiments causés par pareils fléaux se retrouvent aussi chez Turcotte, bien que souvent l'expérience soit seconde, indirecte, placée sous le signe de l'empathie. La subjectivité parlant dans ce livre est témoin et partie de son époque. Elle me rappelle Albanie, la narratrice hypersensible du premier roman de Turcotte, *Le bruit des choses vivantes*, hantée par les nouvelles télévisuelles : « Nous sommes toutes des personnes très occupées, car les images ne nous quittent jamais. » Tout *ce qu'elle voit* la touche profondément. Ceci est particulièrement perceptible dans la section « Éphémérides » d'*À mon retour*, qui passe au crible les événements de 2017-2018, des honteuses manifestations néonazies qui ont eu lieu à Charlottesville sous l'égide du forum « Unite the Right » à #MoiAussi, qui fait entendre la parole d'« une arme désolée / d'être devenue arme » : « Mon passé recroquevillé / dans la forme du loup / sur mon balcon. / Loup vaillante louve. / Au théâtre j'étais l'autre, et j'étais deux, et cinq, / et phrases. / Celle qui écrase de ses mains folles / le grand corps qui nous blesse. » Dans ces vers à l'imagerie si juste et fine, la subjectivité prend une voix qui rappelle celle de sainte Chloé ; elle a des accents héroïques, et cet héroïsme lucide est rabattu par l'ironie que suppose le cadre où il s'exerce, le théâtre. Cela n'empêche pas le « je » de Turcotte d'exprimer son aspiration à une révolution écologique et pacifiste des enfants, ceux « de cendres » et ceux qui « les mains en fleur [...] brillent d'une lumière fragile ». La subjectivité ne fait pas cachette de ses sympathies et de ses solidarités, mais accepte de prendre aussi sur elle le pire de l'humain, se voyant comme l'un des animaux qui composent une espèce aussi merveilleuse que désespérante : « Nous les humains ».

Le recueil de Turcotte décline intensément ce monde tragique en une suite de rêves et bien des cauchemars. Celui de l'apocalypse écologique : « Ici, devant le vide, / sur un lit de plastique, / je dérive telle une planète à la fin / de sa vie. » Celui de la pandémie : « J'assiste celles qui soufflent / dans les poumons des malades. / Le rêve porte un masque / et le tablier de demain. » Celui de l'enfant disparu : « Je t'en prie, / ouvre la porte et transforme le monde / où tu n'es plus / en monde où tu es. / Reviens, ne laisse plus le jardin / se recouvrir de neige noire. »

Cette exhortation au retour – à la normale, à soi, à la vie, à plus d'humanité, de conscience – s'affirme tout au long du recueil, comme un leitmotiv qui est aussi un cri de ralliement empreint d'amour, adressé à soi et à tous-tes ceux affecté-es par le monde dystopique dans lequel nous vivons : « Toi, imagine tout et reviens. » Car si le monde apparaît irrécupérable, il n'en demeure pas moins immensément désirable,

même pour une locutrice qui se perçoit comme un cœur solitaire, réfugié du réel : « La vie est géante mais je suis / une enfant sauvage accoudée / à une table invisible. »

Force est de constater qu'en ce moment, la poésie dominant la scène littéraire est souvent performative, forgée dans une instantanéité qui la rapproche de la parole vive, dans l'éclat de sa vérité émotive peinte sans apprêt ni retouches. Les recueils de Savoie-Bernard et de Turcotte me semblent s'éloigner de cette tendance, s'ancrant plutôt dans une tradition liant le genre poétique à l'écrit, à son artisanat, et nous rappelant, si nécessaire, comment les langages hautement stylisés peuvent aussi nous souffler. J'ai pu creuser sans fin dans ces imageries qui se répandent intelligemment sur tout le recueil comme du mycélium. La découpe, la structure des poèmes, l'architecture de ces deux recueils : tout cela est travaillé avec soin et art. La maîtrise formelle n'étouffe pas, chez ces autrices, l'émotion ; bien au contraire, c'est cette connaissance de toutes les ressources techniques de la poésie qui permet à ces poétiques d'être belles et émouvantes. Le résultat permet une même expérience de lecture : exigeante, patiente, émotive et nourrissante intellectuellement. Pourtant, les esthétiques de ces autrices sont éloignées l'une de l'autre, il faut le dire. Turcotte poursuit, dans ce nouvel opus, sa magistrale pratique d'une poésie de l'image aux intonations surréalistes ; nous y retrouvons avec bonheur son onirisme, ses bestiaires, son lyrisme pictural, son rapport très personnel aux objets, sa capacité d'injecter de l'étrangeté au décor le plus familier pour nous le faire voir à nouveau. Nous sommes heureux-euses de voir surgir la figure de Frida Kahlo au détour d'un aéroport comme d'entendre Joe Brainard se souvenir et de goûter, une fois de plus, au sens impeccable de la formule qu'a depuis toujours Turcotte : « La musique, le visage de tout. » Quant à Savoie-Bernard, elle me semble en pleine maîtrise d'une flamboyante esthétique baroque, plus développée que dans les précédents recueils. Celle-ci se manifeste notamment par l'intensité des sentiments accompagnant un dévoilement radical. On peut aussi relever dans tout le livre une tension entre le grotesque et le sublime qui passe entre autres par l'hybridation des tonalités et des registres de langue : « apathiques globales et *down to fuck* / nous attendons le métro et la job qu'on nous avait promise // nous cherchons à rendre nos grâces / sans reconduire les génocides ». On peut ailleurs admirer la découpe très inventive de l'autrice, son imagerie véhémement et ses jeux spectaculaires avec l'espace graphique de la page. Cette liberté et cette originalité formelles s'expriment également à travers des jeux énonciatifs multiples traduisant un désir de « transvasement », de changement de perspective, de métamorphose sinon de « mue », pour « remarquer jusqu'à soi », « chemine[r] vers l'amour ». Sensible, cette poésie est aussi d'une grande virtuosité formelle.

Ces deux recueils offrent, à mes yeux, des classes de maître. ●